**Poésie et guerre**

Depuis six mille ans la guerre

Extraits

Victor Hugo

Les carnages, les victoires, Voilà notre grand amour ; Et les multitudes noires Ont pour grelot le tambour.

Notre bonheur est farouche ; C’est de dire : Allons ! mourons ! Et c’est d’avoir à la bouche

La salive des clairons.

\*\*\*\*\*

L’acier luit, les bivouacs fument ; Pâles, nous nous déchaînons ; Les sombres âmes s’allument Aux lumières des canons.

\*\*\*\*\*

Et cela pour des altesses Qui, vous à peine enterrés, Se feront des politesses Pendant que vous pourrirez...

\*\*\*\*\*

Aucun peuple ne tolère Qu’un autre vive à côté ; Et l’on souffle la colère Dans notre imbécillité.

\*\*\*\*\*

C’est un Russe ! Egorge, assomme. Un Croate ! Feu roulant.

C’est juste. Pourquoi cet homme Avait-il un habit blanc ?

\*\*\*\*\*

Celui-ci, je le supprime

Et m’en vais, le cœur serein, Puisqu’il a commis le crime De naître à droite du Rhin...

\*\*\*\*\*

On pourrait boire aux fontaines, Prier dans l’ombre à genoux, Aimer, songer sous les chênes ; Tuer son frère est plus doux...

\*\*\*\*\*

Et l’aube est là sur la plaine ! Oh ! J’admire, en vérité,

Qu’on puisse avoir de la haine Quand l’alouette a chanté.

Roses guerrières

Guillaume Apollinaire

Fêtes aux lanternes en acier

Qu’il est charmant cet éclairage Feu d’artifice meurtrier

Mais on s’amuse avec courage

Deux fusants rose éclatement Comme deux seins que l’on dégrafe Tendent leurs bouts insolemment

Il sut aimer Quelle épitaphe

Un poète dans la forêt Regarde avec indifférence Son revolver au cran d’arrêt Des roses mourir en silence

Roses d’un parc abandonné Et qu’il cueillit à la fontaine Au bout du sentier détourné Où chaque soir il se promène

Il songe aux roses de Sâdi Et soudain sa tête se penche Car une rose lui redit

La molle courbe d’une hanche

L’air est plein d’un terrible alcool Filtré des étoiles mi-closes

Les obus pleurent dans leur vol La mort amoureuse des roses

Toi qui fis à l’amour des promesses tout bas

Et qui vis s’engager pour ta gloire un poète

Ô rose toujours fraîche, ô rose toujours prête

Je t’offre le parfum horrible des combats

Toi qui sans défleurir, sans mourir, succombas

Ô rose toujours fraîche au vent qui la maltraite

Fleuris tous les espoirs d’une armée qui halète

Embaume tes amants masqués sur leurs grabats

II pleut si doucement pendant la nuit si tendre

Tandis que monte en nous cet effluve fatal Musicien masqué que nul ne peut entendre

Je joue un air d’amour aux cordes de cristal

De cette douce pluie où s’apaise mon mal Et que les cieux sur nous font doucement descendre

Courmelois, deuxième moitié de mai 1915

Guillaume Apollinaire,

*Poèmes à Lou*

Le dormeur du val

Rimbaud

C'est un trou de verdure où chante une rivière, Accrochant follement aux herbes des haillons D'argent ; où le soleil, de la montagne fière, Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,

Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu, Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue, Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme Sourirait un enfant malade, il fait un somme : Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ; Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine, Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Liberté

Paul Eluard

Sur mes cahiers d’écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J’écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J’écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J’écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l’écho de mon enfance
J’écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J’écris ton nom

Sur tous mes chiffons d’azur
Sur l’étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J’écris ton nom

Sur les champs sur l’horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J’écris ton nom

Sur chaque bouffée d’aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J’écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l’orage
Sur la pluie épaisse et fade
J’écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J’écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J’écris ton nom

Sur la lampe qui s’allume
Sur la lampe qui s’éteint
Sur mes maisons réunies
J’écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J’écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J’écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J’écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J’écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J’écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J’écris ton nom

Sur l’absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J’écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l’espoir sans souvenir
J’écris ton nom

Et par le pouvoir d’un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Liberté.

Poésie et vérité 1942 (recueil clandestin)
Au rendez-vous allemand (1945, Les Editions de Minuit)

# Andrée Chedid

Le village s'est vidé de tous ses combattants

Rivé à sa mitraillette dont les rafales de feu viennent d'achever l'enfant L'ennemi tremble d'effroi à l'abri d'un vieux mur

Tout est propre autour : le ciel la mer l'été rieur les pins L'ennemi

a lancé loin

par-delà les collines

ses vêtements et son arme son histoire et ses lois

Pour se coucher en pleurs à deux

pas d'une fontaine sous l'ombre d'un oranger Près du corps de l'enfant.

Oradour, 1944

Jean Tardieu

**Oradour**

Oradour n’a plus de femmes

Oradour n’a plus un homme

Oradour n’a plus de feuilles

Oradour n’a plus de pierres

Oradour n’a plus d’église

Oradour n’a plus d’enfants

Plus de fumée plus de rires

Plus de toits plus de greniers

Plus de meules plus d’amour

Plus de vin plus de chansons.

Oradour, j’ai peur d’entendre

Oradour, je n’ose pas

approcher de tes blessures

de ton sang de tes ruines,

je ne peux je ne peux pas

voir ni entendre ton nom.

Oradour je crie et hurle

chaque fois qu’un coeur éclate

sous les coups des assassins

une tête épouvantée

deux yeux larges deux yeux rouges

deux yeux graves deux yeux grands

comme la nuit la folie

deux yeux de petits enfants :

ils ne me quitteront pas.

Oradour je n’ose plus

Lire ou prononcer ton nom.

Oradour honte des hommes

Oradour honte éternelle

Nos coeurs ne s’apaiseront

que par la pire vengeance

Haine et honte pour toujours.

Oradour n’a plus de forme

Oradour femmes ni hommes

Oradour n’a plus d’enfants

Oradour n’a plus de feuilles

Oradour n’a plus d’église

plus de fumées plus de filles

plus de soirs ni de matins

plus de pleurs ni de chansons.

Oradour n’est plus qu’un cri

et c’est bien la pire offense

au village qui vivait

et c’est bien la pire honte

que de n’être plus qu’un cri,

nom de la haine des hommes

nom de la honte des hommes

le nom de notre vengeance

qu’à travers toutes nos terres

on écoute en frissonnant,

une bouche sans personne,

qui hurle pour tous les temps.

Jean Tardieu, *Les Dieux étouffés (1944)*

*Lettres françaises*, ultime numéro clandestin à la libération de Paris.

A tous les enfants

 Boris Vian

A tous les enfants qui sont partis le sac à dos Par un brumeux matin d'avril

Je voudrais faire un monument A tous les enfants

Qui ont pleuré le sac au dos

Les yeux baissés sur leurs chagrins Je voudrais faire un monument

Pas de pierre, pas de béton Ni de bronze qui devient vert

Sous la morsure aiguë du temps Un monument de leur souffrance Un monument de leur terreur Aussi de leur étonnement

Voilà le monde parfumé,

Plein de rires, plein d'oiseaux bleus Soudain griffé d'un coup de feu

Un monde neuf où sur un corps qui va tomber

Grandit une tache de sang

Mais à tous ceux qui sont restés

Les pieds au chaud, sous leur bureau En calculant le rendement

De la guerre qu'ils ont voulue A tous les gras tous les cocus Qui ventripotent dans la vie

Et comptent et comptent leurs écus A tous ceux-là je dresserai

Le monument qui leur convient Avec la schlague, avec le fouet Avec mes pieds avec mes poings Avec des mots qui colleront

Sur leurs faux-plis sur leurs bajoues Des larmes de honte et de boue.

Fusées

G. Apollinaire

 La boucle des cheveux noirs de ta nuque est mon trésor Ma pensée te rejoint et la tienne la croise

Tes seins sont les seuls obus que j'aime

Ton souvenir est la lanterne de repérage qui nous sert à pointer la nuit En voyant la large croupe de mon cheval j'ai pensé à tes hanches Voici les fantassins qui s'en vont à l'arrière en lisant un journal

Le chien du brancardier revient avec une pipe dans sa gueule

Un chat-huant ailes fauves yeux ternes gueule de petit chat et pattes de chat Une souris verte file parmi la mousse

Le riz a brûlé dans la marmite de campement

Ça signifie qu'il faut prendre garde à bien des choses

Le mégaphone crie Allongez le tir

Allongez le tir amour de vos batteries

Balance des batteries lourdes cymbales Qu'agitent les chérubins fous d'amour En l'honneur du Dieu des Armées

Un arbre dépouillé sur une butte

Le bruit des tracteurs qui grimpent dans la vallée

Ô vieux monde du XIXe siècle plein de hautes cheminées si belles et si pures Virilités du siècle où nous sommes

Ô canons

Douilles éclatantes des obus de 75 Carillonnez pieusement

# Chanson dans le sang

# Extraits Paroles,

# Jacques Prévert, 1936.

Il y a de grandes flaques de sang sur le monde où s'en va-t-il tout ce sang répandu

Est-ce la terre qui le boit et qui se saoule drôle de saoulographie alors

si sage... si monotone...

Non la terre ne se saoule pas

la terre ne tourne pas de travers

elle pousse régulièrement sa petite voiture ses quatre saisons

la pluie... la neige...

le grêle... le beau temps... jamais elle n'est ivre

c'est à peine si elle se permet de temps en temps un malheureux petit volcan

Elle tourne la terre

elle tourne avec ses arbres... ses jardins... ses maisons... elle tourne avec ses grandes flaques de sang

et toutes les choses vivantes tournent avec elle et saignent...

Elle elle s'en fout la terre

elle tourne et toutes les choses vivantes se mettent à hurler

elle s'en fout elle tourne

elle n'arrête pas de tourner

et le sang n'arrête pas de couler...

Où s'en va-t-il tout ce sang répandu

le sang des meurtres... le sang des guerres... le sang de la misère...

et le sang des hommes torturés dans les prisons...

le sang des enfants torturés tranquillement par leur papa et leur maman...

et le sang des hommes qui saignent de la tête dans les cabanons...

et le sang du couvreur

quand le couvreur glisse et tombe du toit

Et le sang qui arrive et qui coule à grands flots avec le nouveau-né... avec l'enfant nouveau... la mère qui crie... l'enfant pleure...

le sang coule... la terre tourne la terre n'arrête pas de tourner le sang n'arrête pas de couler

Où s'en va-t-il tout ce sang répandu

le sang des matraqués... des humiliés...

des suicidés... des fusillés... des condamnés...

et le sang de ceux qui meurent comme ça... par accident. Dans la rue passe un vivant

avec tout son sang dedans soudain le voilà mort

et tout son sang est dehors

et les autres vivants font disparaître le sang ils emportent le corps

mais il est têtu le sang et là où était le mort

beaucoup plus tard tout noir

un peu de sang s'étale encore... sang coagulé

rouille de la vie rouille des corps sang caillé comme le lait comme le lait quand il tourne quand il tourne comme la terre comme la terre qui tourne

avec son lait... avec ses vaches... avec ses vivants... avec ses morts...

la terre qui tourne avec ses arbres... ses vivants... ses maisons...

la terre qui tourne avec les mariages... les enterrements...

les coquillages... les régiments...

la terre qui tourne et qui tourne et qui tourne avec ses grands ruisseaux de sang.

# Extrait L’Honneur des poètes,

# Robert Desnos

Ce cœur qui haïssait la guerre voilà qu’il bat pour le combat et la bataille !

Ce cœur qui ne battait qu’au rythme des marées, à celui des saisons, à celui des heures du jour et de la nuit,

Voilà qu’il se gonfle et qu’il envoie dans les veines un sang brûlant de salpêtre et de haine. Et qu’il mène un tel bruit dans la cervelle que les oreilles en sifflent,

Et qu’il n’est pas possible que ce bruit ne se répande pas dans la ville et la campagne, Comme le son d’une cloche appelant à l’émeute et au combat.

Écoutez, je l’entends qui me revient renvoyé par les échos.

Mais non, c’est le bruit d’autres cœurs, de millions d’autres cœurs battant comme le mien à travers la France.

Ils battent au même rythme pour la même besogne tous ces cœurs, Leur bruit est celui de la mer à l’assaut des falaises

Et tout ce sang porte dans des millions de cervelles un même mot d’ordre : Révolte contre Hitler et mort à ses partisans !

Pourtant ce cœur haïssait la guerre et battait au rythme des saisons, Mais un seul mot : Liberté a suffi à réveiller les vieilles colères

Et des millions de Français se préparent dans l’ombre à la besogne que l’aube proche leur imposera.

Car ces cœurs qui haïssaient la guerre battaient pour la liberté au rythme même des saisons et des marées,

du jour et de la nuit.

Robert Desnos, 1943 (paru dans *L’Honneur des poètes*)

# Demain, 1942

# Robert Desnos

Âgé de cent mille ans, j’aurais encor la force De t’attendre, ô demain pressenti par l’espoir.

Le temps, vieillard souffrant de multiples entorses, Peut gémir : Le matin est neuf, neuf est le soir.

Mais depuis trop de mois nous vivons à la veille, Nous veillons, nous gardons la lumière et le feu, Nous parlons à voix basse et nous tendons l’oreille À maint bruit vite éteint et perdu comme au jeu.

Or, du fond de la nuit, nous témoignons encore De la splendeur du jour et de tous ses présents.

Si nous ne dormons pas c’est pour guetter l’aurore Qui prouvera qu’enfin nous vivons au présent.

Robert Desnos, 1942

Fragment « 128 » *des Feuillets d’Hypnos*,1946

René Char

Le boulanger n’avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l’impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers.

Alors commença l’épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d’oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l’ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l’effet d’une bombe. Depuis quatre heures j’étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l’alerte. J’avais reconnu immédiatement l’inutilité d’essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne.

Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n’était présent au village. Cette pensée me rassura. À quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d’injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié : « Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s’empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J’eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J’ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

**René Char**, « Fragment 128 », in René Char, *Feuillets d’Hypnos*, Paris, Gallimard, 1946.

Les fusillés de Châteaubriant, 1946

Pierre Cadou

Ils sont appuyés contre le ciel

Ils sont une trentaine appuyés contre le ciel Avec toute la vie derrière eux

Ils sont pleins d’étonnement pour leur épaule Qui est un monument d’amour

Ils n’ont pas de recommandations à se faire Parce qu’ils ne se quitteront jamais plus L’un d’eux pense à un petit village

Où il allait à l’école

Un autre est assis à sa table Et ses amis tiennent ses mains

Ils ne sont déjà plus du pays dont ils rêvent Ils sont bien au-dessus de ces hommes Qui les regardent mourir

Il y a entre eux la différence du martyre Parce que le vent est passé là ils chantent Et leur seul regret est que ceux

Qui vont les tuer n’entendent pas Le bruit énorme des paroles

Ils sont exacts au rendez-vous

Ils sont même en avance sur les autres Pourtant ils disent qu’ils ne sont pas des apôtres Et que tout est simple

Et que la mort surtout est une chose simple Puisque toute liberté se survit.

**René-Guy Cadou**, « Les Fusillés de Châteaubriant », in René-Guy Cadou, *Pleine Poitrine*, Périgueux, P. Fanlac, 1946.

Repris dans Pierre Seghers, *La Résistance et ses Poètes : France 1940-1945*, Paris, Éditions Seghers, 1974.

# Poème anonyme



*Texte retranscrit*

L’an 1 de la Kollaboration

Aimons et admirons le chancelier Hitler L’éternelle Angleterre est indigne de vivre Maudissons écrasons le peuple d’outremer Le Nazi sur la terre sera seul à survivre Soyons donc le soutien du Führer allemand Des boys navigateurs finira l’odyssée

À eux seuls appartient un juste châtiment

La palme du vainqueur attend la croix gammée.

Extrait de Portes muettes

Reïzl Zychlinsky,

*Chvaïgndikè Tirn*, 1962, traduit du yiddish par Rachel Ertel, *L’improviste*, 2007.

**Prière**

Terre,

laisse-moi sentir une fois encore l’odeur de tes herbes,

le bruissement des arbres dans tes forêts.

Laisse-moi voguer une fois encore vers tes rivages purs.

Rends amicale encore une fois l’écorce grise de tes pins.

Car tout se noie

dans un brouillard de sang.

Les feuilles crient et le soleil empale. Terre,

laisse-moi sentir une fois encore l’odeur de tes herbes.